L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 24 JUIN 1883. 56me Année

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE 24 JUIN 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, aux les portes.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Le progrès dans la région des Attakapas, Louisiane.

Le Texas est, dit-on, le pays des merveilles; les journaux américains sont, chaque jour, là-dessus, pleins de récits qui nous étonnent, nous éblouissent. Les fortunes s'y édifient à vue d'œil, les villes y sortent subitement de terre, les moindres hameaux s'y transforment, avec la rapidité de l'éclair, en centres populeux. C'est à qui, chez nous, vantera le plus cet Etat, qui rappelle le pays des mille et une nuits, à qui, en face des progrès miraculeux qui s'y opèrent, gémira le plus profondément sur le fatal esprit routinier qui nous cloue constamment sur place, nous interdit le moindre pas en avant, tandis que tout marche vite autour de nous; et l'on se complaît, à ce sujet, dans des comparaisons qui nous humilient, sans trop changer notre situation ni nos dispositions d'esprit.

On étonnerait bien des gens, si on leur disait qu'il n'est pas besoin d'aller au Texas pour constater des progrès rapides, étonnants, et qu'ils en peuvent trouver, presqu'autant, à deux pas de nous, au centre de cette même Louisiane, si immobile, si retardataire. C'est pourtant là un fait patent, évident; il prouve que le mouvement est aussi possible, aussi facile chez nous que partout ailleurs.

Qu'on se rende à Algar, qu'on prenne la ligne Morgan, qu'on traverse avec elle la baie de Berwick et pénètre dans la région du Tôshe. Après avoir longé une foule de jolis villages, on plutôt, d'habitations qui respirent l'aisance, toujours, l'opulence, mais semblent destinées à garder éternellement leur caractère agreste, on verra, tout à coup, s'élargir devant soi une vaste enceinte, se multiplier les résidences, les magasins, les fabriques. Il y a là tout le mouvement d'une ville; c'en est une, en effet, c'est la Nouvelle-Ibérie. Il y a 25 ans, elle comptait à peine en Louisiane; c'était un pauvre village possédant trois ou quatre cafés où quelques joueurs se rassemblaient, la nuit, dans l'ombre. En dehors de cela, aucune vie, aucun mouvement. En quelques années, elle a doublé, triplé en population, en industrie, en commerce; elle possède près de quatre mille âmes, et elle grandit tous les jours. Tous les jours, il s'y élève de nouvelles bâtisses, il s'y ouvre de nouveaux magasins, il y pénètre une nouvelle industrie.

Elle compte deux vastes et complètes scieries, une manufacture de planches, une fabrique de barbeaux qui en expédie plus de 40,000, par jour; une véritable fonderie, comme on n'en trouve que dans les grandes villes, qui emploie plus de 30 ouvriers et ne peut suffire aux besoins des industries de la ville et des plantations sucrières des environs; une manufacture de glace, en pleine prospérité, comme tout le reste dans cette heureuse localité; une brasserie, une fabrique de soda, une manufacture de portes, de fenêtres, de persiennes, une fabrique d'huile de coton, une fabrique de savon, trois briqueteries. Nous allions ajouter une filature de coton; elle n'est encore qu'en projet, mais tout se fait vite à la Nouvelle-Ibérie; tout s'improvise, ou peu à la façon du Texas.

Une compagnie vient de se former dans les environs, à St-Martinville, qui, elle aussi, se jette avec ardeur dans le mouvement général, depuis qu'on l'a doté d'un embranchement de chemin de fer, pour l'érection d'une filature. Nous avons bonne envie de croire que la Nouvelle-Ibérie ne se laissera pas distancer sous ce rapport. Quelles merveilles résulteraient-il d'une généreuse et féconde émulation entre ces deux villes, si intelligentes, si énergiques, et quelle heureuse transformation pour la splendide région des Attakapas, le plus beau fleuron de notre couronne!

Il faut visiter la Nouvelle-Ibérie pour se faire une idée du mouvement qui s'y produit: du matin au soir, on y entend le bruit des sifflets des machines à vapeur, et le grondement perpétuel des scieries et des manufactures; à chaque instant, c'est un train qui arrive ou gare, de la Nouvelle-Orléans ou du Texas, ou un bateau à vapeur qui s'arrête pour prendre ou décharger du fret, en montant ou en descendant le Bayou. Au cri strident des machines, se joint le son plus doux, plus engageant des sonnettes des hôtels ou des cloches des églises.

Dans les magasins, les commis vont et viennent, pour servir les acheteurs. Le samedi, surtout, jour de paie des nombreux ouvriers de la ville, ils sont affairés et suffisent à peine aux besoins des chalands qui affluent autour d'eux.

Voilà l'œuvre opérée, en quelques années, par le chemin de fer Morgan. D'un bourg morne et sans vie, il a fait, à l'aide de l'activité native des habitants, une ville pleine de mouvement et de bruit, qui, dans quelques années, sera après la Nouvelle-Orléans, le plus grand centre des industries Louisianaises.

Que dire de la paresse d'Ibérie! Elle a plus progressé peut-être encore que son chef-lieu. En 1870, on y comptait à peine 5000 habitants; elle en possède aujourd'hui plus de 16,000. Sur 400 milles carrés de terrain, en pleine culture, sans d'une fertilité sans égale. Le canne y grandit avec une vigueur étonnante et produit, bon an mal an, de deux à trois mille livres de sucre par arpent. Le riz, le maïs y poussent en abondance, nul pays n'en tire de plus belles récoltes.

De vastes forêts fournissent aux scieries du chef-lieu plus de bois qu'elles n'en peuvent travailler. Un chemin va bientôt apporter à la Nouvelle-Ibérie et, delà, à la Nouvelle-Orléans, au Texas, dans la haute Louisiane, les produits d'une mine de sel qui est, pour le pays, une source inépuisable de richesses. Les prairies de cette paroisse jointes à celles de sa voisine, la paroisse Saint Martin, pourraient élever assez de bestiaux pour nourrir complètement tout l'Etat; elles l'ont déjà fait dans le passé; pourquoi ne l'assisteraient-elles pas de nouveau, à l'heure qu'il est?

Au fond, c'est là le seul reproche que l'on soit en droit de leur adresser, à toutes deux, aujourd'hui; elles seraient incontestablement pu tirer un meilleur parti des richesses de leur sol, au point de vue de l'élevage.

Mais, nous qui ne laissons jamais échapper l'occasion de faire l'éloge d'autrui, de vanter le Texas, par exemple, ne trouverions-nous pas, si nous le voulions, de justes motifs de blâme, contre cet Etat voisin? Est-il bien sûr que, si rapides que soient ses progrès, ils ne dépassent pas être beaucoup plus grands encore, s'il ne se fait trop aux privilèges qu'il tient de la nature? Son élevage même, dont-il est si fier, dont nous lui faisons un titre de gloire, est-il aussi perfectionné qu'on pourrait le désirer? Et les animaux qu'il nous envoie, sont-ils constamment d'une qualité irréprochable? Sans doute, nous ne sommes pas, en Louisiane, au-dessus de toute critique; nous aurions pu profiter beaucoup mieux que nous ne l'avons fait, jusqu'ici, de notre magnifique situation géographique, des bienfaits de notre climat, des richesses de notre sol; mais, en vérité, nous nous montrons trop souvent injustes envers nous-mêmes; nous aimons trop à nous rabaisser de nos propres mains, et nous valons certainement beaucoup mieux que nous ne le prétendons.

Si nous savions dispenser de temps en temps la louange à qui la mérite, et encourager ceux d'entre nous qu'anime l'esprit de progrès, ne redoubleraient-ils pas d'efforts? Ne contribueraient-ils pas plus puissamment encore, à enrichir l'Etat, en s'enrichissant eux mêmes? Nous croyons fermement que les énormes progrès de la Nouvelle-Ibérie, ceux de St. Martinville et de toute la région des Attakapas méritent les éloges de la Presse et des populations de la Louisiane. Pour notre part, nous ne les leur marchanderons pas.

Le gaz et le chauffage à bon marché.

Dans notre compte-rendu de l'une des dernières séances du Conseil municipal, nous avons parlé de l'ordonnance qui accorde à MM. Benj. F. Sherman, L. E. Lemarié et à leurs associés, le droit de poser, durant cinquante ans, des tuyaux, etc., dans les limites de la Nlle-Orléans, à l'effet de fournir, aux habitants de la corporation, du gaz pour l'éclairage et le chauffage.

Cette ordonnance devant être appelée, mardi prochain, devant le Conseil, nous croyons utile de répéter ici ce que nous avons dit bien des fois et, ce qui n'est ignoré de personne, que la question du bon marché sérieusement et constamment appliqué à l'éclairage ainsi qu'au chauffage est une de celles dont on s'occupe le plus parmi nous; qu'on est anxieux de la voir décidée dans un bref délai, comme elle l'est au Nord, depuis longtemps; qu'on en reconnaîtrait la solution, de quelque côté qu'elle vînt, avec d'autant plus d'enthousiasme, que la nécessité d'une stricte économie se fait sentir de plus en plus dans la grande majorité de nos familles.

La nouvelle compagnie, qui donne à la ville un bonus de vingt mille dollars, en outre d'une garantie de six cinquante mille dollars pour la fidèle exécution des travaux dans le temps stipulé, à moins d'injonctions ou d'obstacles insurmontables—est persuadée de pouvoir vendre, à des conditions avantageuses, le gas destiné aux maisons et aux cuisines.

L'ordonnance lui impose l'obligation de ne pas exiger, de la ville et des citoyens, plus de deux dollars les mille pieds cube et d'accorder un escompte de dix pour cent à tout consommateur payant dix jours après la présentation du bill. Quant au chauffage, la compagnie, si nous ne nous trompons, est convaincue qu'avec l'emploi des fourneaux qu'elle introduirait ici et dont on se sert au Nord, la dépense n'excéderait pas dix à douze sous par jour, en calculant que la préparation des repas n'irait pas au-delà de trois heures, et en supposant qu'on ne négligerait jamais de fermer les becs de gaz.

Si nos autorités votent l'ordonnance, nous retrouva la compagnie à l'œuvre, et les consommateurs ne seront pas les moins bons juges en la matière. Dans ce cas, comme dans celui de la viande de boucherie, ils iront là où ils trouveront le meilleur article et le prix le plus modéré.

Union Mutual Life Insurance and Tontine Association.

Nous avons déjà expliqué le but éminemment philantropique de cette association. Hier, les souscripteurs se sont réunis et ont voté d'importantes modifications à la charte qui a paru il y a déjà quelque temps dans l'*Abeille*. On trouvera aujourd'hui dans nos colonnes d'annonces les modifications dont il s'agit et nous y appelons la sérieuse attention des familles.

Ainsi, le dépôt de 10 pour cent est maintenant facultatif, de même que les primes payées peuvent être recouvrées en nous, à la mort du mineur assuré. La Direction est donc fondée à espérer que le montant de polices nécessaires pour permettre à la compagnie de commencer ses opérations ($300,000) sera placé immédiatement.

Cette combinaison nouvelle de l'assurance sur la vie et de la tontine est pleine de promesses pour le présent et l'avenir. On en a déjà présagé au dehors, et la compagnie louisianaise a reçu les plus flatteuses adhésions. Il serait étrange que dans une ville de 200,000 habitants, on ne pût pas trouver à assurer de 300 à 3,000 enfants au taux de $1,000 ou de $100 chacun. Qu'on songe donc qu'il s'agit de garantir à ces derniers les moyens de gagner une honorable existence à leur majorité.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs, riches ou pauvres, blancs ou de couleur, à répondre à l'appel de la Compagnie et à s'inscrire dans ses bureaux (ancien local de la Banque des Citoyens) au coin des rues Royale et Douane. Ils peuvent s'y présenter de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Les souscripteurs ne paieront absolument rien avant que les $300,000 de polices aient été placés.

Le steamer de la ligne commerciale française *Paris*, capitaine Artur, est arrivé hier au Hâvre, après dix-neuf jours de traversée de la Nouvelle-Orléans.

Grand succès—Les voyageurs qui prennent le "Limited Express" à 5 h. 22 m. du matin, le gain de chemin de fer Louisville et Nashville, ont l'avantage de traverser en plein jour les régions montagneuses de la Pennsylvanie. En effet, de Bâtal-Ville, dans l'Etat de l'Ohio, à New York, le trajet se fait entre le lever et le coucher du soleil. Or, le page est délicieux d'un bout à l'autre.

Nous croyons devoir répéter que de la Nlle-Orléans à la métropole du Nord le voyage se fait en 57 heures. On se change de car qu'à Louisville, à 3 heures et demie de l'après-midi. Quant à la route "Pearl Hooks and Pennsylvania," elle est même rivale aux Etats-Unis, et nous ne croyons pas qu'il y ait dans le monde entier une voie ferrée aussi bien organisée et équipée. Sur cette ligne exceptionnelle l'on peut le matinée d'un bout à l'autre.

En partant d'ici par le train du soir on se change de wagon qu'à Cincinnati, à l'heure du déjeuner. Il y a table d'hôte dans les sans-tentures.

On peut retenir ses places en s'adressant à M. F. E. Smith, agent de billets, au bureau de Louisville and Nashville Railroad.

Loterie de la Louisiane.—Cette compagnie a mis hier le comble au bonheur de toute personne que la chance a favorisée au dernier tirage mensuel; elle les a mises en possession de leurs gains. Ainsi qu'on peut lui des avis insérés dans l'AMERICAIN de ce jour, M. G. Rosenthal, de Raleigh, Caroline du Nord, R. N. Pleasant, de Cleveland, Ohio, et W. B. Hutchinson, de New York, ont collecté, par l'entremise de Gandel ou pouvoir, le premier, un chèque de $15,000, le second un chèque de $8,000, et le troisième un chèque de $16,000. M. Rosenthal doit porter d'un dixième au billet qui a gagné $150 000; et MM. Rosenthal et Pleasant, porteurs chacun d'une fraction du billet qui a gagné $50,000. Maintes et maintes fois, toutefois, la Compagnie a prouvé qu'il suffisait de lui présenter les billets gagnants pour en faire immédiat, pour qu'elle fît honneur à ses obligations.

"Brown's Iron Bitters" sont le seul médicament à bon, de fer qui ne donne pas le mal de tête, immédiatement en contact dans le système dans les effets bienfaisants du fer sans les causé quelques pénibles.

INSTITUTION CURTO.—Mme Curto n'est pas seulement un professeur de mérite, une administratrice excellente, elle apporte aussi dans ses relations avec ses élèves une aménité qui les conquiert, une affection que nous dirons maternelle, malgré le très peu d'années que compte la fondatrice.

Tout cela est fort apprécié par ses élèves; tout cela les touche et les attache encore mieux à Mme Curto. Si bien qu'ils lui préparent une fête que nous ne faisons qu'indiquer aujourd'hui, nous réservant d'en reparler quand nous serons plus près de la date à laquelle elle doit se donner, le lundi 2 juillet.

C'est au Granewald Hall qu'aura lieu cette soirée musicale et littéraire, croyons-nous, où l'on entendra Mme Bayou, Mlles Wannnoch, Queyrouze, Duffour, Bowman, MM. Henri Bayou, Crusel et Mullody.

Prix du billet 50 cents; nous savons que déjà plus de cinq cents en sont placés. Suivez la foule, S. V. P.

NEW-ORLEANS LIEDERTAFEL. — Cette société philharmonique si justement recommandée, dont la personnel se distingue par la qualité aussi bien que par la quantité, vient aussi contribuer aux plaisirs de l'été; et en cela elle débute par un coup de maître. En effet, samedi prochain elle donnera au Fort Espagnol son premier *Summer Night's Festival*.

Grâce au concours de la troupe de M. Seiter, le programme en sera riche. Ce sera d'abord un Concert-Promenade; puis la troupe jouera un acte de deux opérettes, et au cours de la soirée il sera tiré un grand feu d'artifice.

Enfin et pour que tous les goûts trouvent à se satisfaire dans ce Festival de Nuit d'Eté, un bal sera lieu au Pavillon principal. Les personnes qui désirent retenir leurs places pour la représentation, peuvent le faire en présentant leurs cartes d'invitation à la gare du chemin de fer, à partir de demain. Le Comité chargé de répondre aux demandes d'invitations, se compose de MM. L. Moses, Geo. Maller, Chas. J. A. Doerr, Ph. Haim et E. Mitsee.

PLACE WASHINGTON.—Le Concert qui devait se donner hier samedi, aura lieu demain lundi à 7 heures. Ce relâche, en le devine sans peine, a été occasionné par l'averse dont la durée a été si longue; dans ces conditions un concert-promenade aurait été un plaisir peu goûté des dames principalement, et nous n'avons pas besoin d'écrire que c'est à elles surtout que s'adressent ces soirées.

Donc demain nous retrouverons plus dense que jamais la foule qui aime à se rendre à ces fêtes musicales, et M. Marcadal pourra dresser ses élégantes tables sans que l'eau vienne tomber indiscrètement dans son vin, c'est-à-dire sur les excellentes choses qu'il débite.

Nous avons dit plusieurs fois les efforts constants auxquels se livrent les Commissaires du Washington Square pour complaire au public et remplir leur mandat au-delà même de toute attente. Nous ce rapport nous ne les louerons jamais trop, car, avec fort peu de matériaux, et avec les ressources les plus restreintes, ils ont créé un des plus beaux jardins publics qui soient.

Ils annoncent pour demain soir, et en cela on dirait qu'ils veulent narguer la pluie et prendre leur revanche sur elle, ils annoncent un feu d'artifice composé de quelques pièces du meilleur effet.

Quant au concert il sera donné par un orchestre choisi, qui exécutera les morceaux les plus en vogue à la Nouvelle Orléans.

WEST END.—Ce soir grand Concert-Promenade avec un programme dont chaque morceau est une perle musicale. A M. Liberati revient le mérite de cela.

Nous apprenons avec regret que l'engagement de M. A. Liberati expire avec la soirée de samedi prochain. Nous n'avons pas besoin de dire combien de regrets suivront l'artiste de grand ordre et le gentleman accompli que la Nouvelle-Orléans aura possédé trop peu de temps. Qu'il lui soit fait au moins les adieux les plus flatteuses, ceux qu'il mérite si largement.

On nous apprend [illegible] troupe d'opérette du West End [illegible] hier à la Nouvelle-Orléans.

Voici, avec la classification américaine, le tableau de cette troupe sur laquelle se fondent de très belles espérances, et qui les justifiera, nous en avons la confiance:

Ténors: Charles H. Drew, Myron H. Thomas. Comédiens: James Sturges, Carlos Florentine; Prime Donne: Rose Temple, Marie Roe; Contralti: Emma Burgess, Emily Keane; Basses: C. W. Haywood, Walter Philips.

Choristes: Nellie King, Estelle Gilbert, Adela Farnum, Florinetta Scott, Paull Sisters, Carrie Emerson, Eugenie Einstein, Henry Depew, Frad Cooper et M. Fagnum.

Le début aura lieu le dimanche 1er juillet dans *La Mascotte*.

C'est la concurrence, c'est le feu qui s'engage; au public à juger des coups, et vivent de telles luttes!

FORT ESPAGNOL.—M. Borchert nous prévient que les juges du dimanche sont nommés, et il annonce pour ce soir l'un de ses programmes les plus intelligemment entendus.

Il sait qu'il a près de lui une rude rivalité, la troupe d'Alice Oates; mais il est de ces vaillants qui ne craignent pas la lutte, et il veut que son orchestre obtienne toujours du succès même à côté des opérettes les plus attachantes. Donc que *La Mascotte* se tienne bien.

Mais une Mascotte a celle de bon; si elle se porte bonheur à elle-même, elle exerce la même influence sur ceux qui l'entourent, de sorte que concert et spectacle se partagent les bravos de ceux qui ne quittent l'un que pour aller à l'autre.

FARANTA'S SPECIALITIES.—Chanteurs et comédiens font toujours flarbe au Pavillon des rues du Canal et Villeré; vous pouvez donc nous en croire, ce n'est pas de stérile que l'on puiser ces tentes là. On y a le secret de toujours tenir le public en excellente humeur, et celui-ci ne bourgeoise pas pour aller, et y déposer les 10 cents, prix de l'entrée.

Aujourd'hui Matinée et Soirée.

BURNE LIGHT GUARDS.—Nous sommes priés d'annoncer que le Bal de cette belle compagnie dans Du Pavillon Dauphine, qui devait avoir lieu hier, a été renvoyé à jeudi prochain, 28 juin. La fête sera donnée au Pavillon du Fort Espagnol.

MISTIC CLUB.—Ce Club de jeunes gens, et excellemment composé, devait donner hier, au Looper's Park, un Pique-Nique Complimentaire. Mais l'averse que l'on sait étant survenue, ces jeunes gens ont craint que l'eau n'entrât trop librement dans leurs bouteilles, et en conséquence celles-ci ne seront débouchées qu'après-demain, mardi, date à laquelle leur fête a été renvoyée.

Bon succès à ce Pique-Nique, qui aura le meilleur élément de gaîté qui soit: la jeunesse. Ce trésor-là renferme tous les autres, dit justement le docteur Faust.

FRONT ROYAL. Va—Le Dr G. H. Hill dit: "Brown's Iron Bitters" semblent exercer une en thérapeutique générale. J'en recommande fortement l'usage.

Un Anglais se plaignait à tout venant, dans un café, d'une chute qu'il avait faite, et qui lui causait de très vives douleurs.

—Monsieur, lui dit un chirurgien qui était à côté de lui, ces ce près des vertèbres que vous vous êtes fait mal?

—Non, monsieur, reprit le malade, c'est près de l'obélisque.

Le baron Rapinou, d'un ton pénétré:

—Ursule, nous n'avons en qu'à nous louer de vous, cette année, aussi vous pour vos étrennes.

Et il lui donne le calendrier.... de l'année dernière!

Le lendemain d'une rigolite, un ouvrier retourne toutes ses poches pour savoir ce qu'il lui reste d'argent.

Un de ses amis le rencontre pendant cette opération:

—Que diable cherches-tu?

—Je fais un appel au peuple.

—Ah ah!... combien sont-ils?

—Ils sont un!!!

Combien en compte-t-on, parmi ceux qu'on oblige, que la nécessité d'être reconnaissante porte à l'ingratitude! Aussi Racine disait-il un jour à un ami:

—Vous m'obligez, mais cependant je vous aimerai encore.

Le Steamer St. Germain, de la compagnie générale Transatlantique, parti de New York est arrivé hier matin au Hâvre.

Musique.—Rue de M. F. Wattein, 135 rue du Canal: "Le Chant du Nautonnier", reprise brillant pour piano, par J. Seybold; "My dear old Home and Mother", chant et chœur, par Ed. Potsch. Tous nos remerciements.

☞ Deux dames, inconnues l'une à l'autre, se rencontrent dans un magasin. L'une d'elles admire une charmante enfant qui accompagnait sa voisine. Pardon, madame, dit-elle à cette dernière, mais la ballade de votre petite fille est si ravissante que je ne puis m'empêcher de vous en faire compliment. Puis-je vous demander où vous l'avez achetée? Chez E. H. Adams, répondit immédiatement la dame interpellée; vous demoliesez sans doute ses magasin, situé près du marché Magazine. M. Adams est un homme d'un goût irréprochable, qui vend à bon marché, et dont les marchandises sont de qualité supérieure. M. A. Villars, un de ses commis, parle le français et s'occupe spécialement des dames créoles qui font leurs emplettes aux Nos 594 et 596 rue Magazine.

Moulin Marca.—Voilà un nom qui peut se passer de recommandation. M. Barra, facteur de pianos, accordeur, etc., est en même temps un artiste. Confiez-lui un instrument vieilli, usé, il vous le rendra neuf et un parfait état. Nous appelons l'attention sur son annonce.

OTTAWA, ILL. — Le Dr T. A. Smurr dit: "Brown's Iron Bitters" donnent la plus entière satisfaction."

Nouvelle-Orléans, 7 décembre 1877.

Le Malakoff Bitters est un excellent tonique et un très bon apéritif. Son goût est fin et agréable, et il est composé d'ingrédients parfaitement choisis qui ne peuvent faire que du bien à l'estomac.

Signé: Dr TOUATRE,
163 rue des Ursulines.

Un capucin était à la table d'un grand seigneur.

Les domestiques qui voulaient s'en divertir, firent le complot entre eux d'enlever l'assiette du révérend père, dès qu'on lui aurait servi quelques mets.

Il s'en aperçut, et, à l'instant que l'un d'eux entreprit de lui enlever une aile de perdreau qu'on venait de lui servir, il lui appliqua fortement sur les doigts le manche de son couteau, en lui disant:

—Mon ami, vous ne savez pas lire apparemment, car vous prenez les *I* [ailes] pour des *o* [oe].

Une jeune demoiselle, jolie et remplie d'esprit, disait un soir à Fontenelle, que la lumière incommodait, et qui pourtant avait voulu qu'on allumât les bougies:

—Mais, monsieur, on dit que vous aimez l'obscurité?

—Non pas où vous êtes, mademoiselle, reprit le galant vieillard.

Mes enfants, commédiez vous chaque jour comme une feuille de papier blanc qu'on a mise dans vos mains pour être remplie avec des caractères qui subsisteront et ne seront jamais effacés. C'est pourquoi ayez soin de n'écrire sur ce papier que ce que vous y pourriez lire avec plaisir mille ans après.

Deux voisins de table, dans un grand dîner cherchent à lier conversation.

—Il me semble, monsieur, dit le plus expansif, que votre visage ne m'est pas inconnu... J'ai dû vous rencontrer quelque part.

—J'ai la même impression. Nous avons dû nous voir à Bruxelles.

—J'n'y suis jamais allé....

—Ni moi non plus!....

A bord du vapeur Marseille,
Nouvelle-Orléans, E. U. A.
23 juin 1883.)

Au commandant Rollan et aux officiers du vapeur Marseille.

Messieurs,

Comme nous touchons au terme de notre voyage d'Europe en Amérique, nous désirons vous témoigner notre reconnaissance, non seulement pour le service que vous nous avez rendu, mais encore et surtout pour l'intérêt que vous avez pris à notre destination, jusqu'à ce jour, et pour le bienveillance que vous avez eue pour nous dans vos relations avec nous, tous les jours, tout en nous procurer confort et bien-être.

Fort heureusement, notre voyage n'est fait sans incident regrettable; mais la surveillance que vous avez exercée sur nous, nous donne l'assurance que nous sommes exempts où en partie encore, le danger se fait-il présenté.

Nous n'oublierons pas, dans vos mains dans cet ensemble, que vous avez pour ceux qui vous ont confié leurs enfants, et qui vous ont confié leurs enfants, et qui vous ont confié leurs enfants, et